

DOMINIQUE FIAT

16, rue des Coutures Saint-Gervais F-75003 Paris

+33 1 40 29 98 80

info@dominiquefiat.com

www.dominiquefiat.com

Marronnages, Tembe et photographies des Guyanes aujourd'hui

11 mars - 6 mai 2023

Vernissage Samedi 11 mars 17h - 20h

Carlos Adaoudé, Franky Amete, Karl Joseph, Nicola Lo Calzo, Ramon Ngwete,
Gerno Odang, Marcel Pinas

commissariat Thomas Mouzard

In memoriam Hervé Télémaque (1937 - 2022)



Nicola Lo Calzo, série OBIA, *Pakente, a Ndjuka gold gigger, shows his rings; Chinses larket in front of Grand Santi, Surinam*, 2015

Les œuvres présentées dans cette exposition s'inscrivent dans l'histoire encore largement méconnue du marronage au Suriname et en Guyane française.

Dans l'ancienne colonie hollandaise la fuite des « esclavisés » en dehors des plantations engendre dès le 17^e siècle la création de plusieurs communautés que protège la forêt amazonienne. Menant des campagnes qui s'avèrent trop coûteuses, les autorités de la colonie concluent dès le milieu du 18^e siècle des traités avec les Marrons (Saamaka, Djuka) qui les reconnaissent en tant que sujets libres. En Guyane, la France fera de même pour les Boni en 1860. Originaire de différents peuples d'Afrique, ces femmes et hommes recomposent en Amazonie des collectifs aux institutions originales.

C'est ainsi qu'une fois la paix revenue, ils inventent vers le milieu du 19^e siècle un art de l'entrelacs, poésie géométrique indissociable des artefacts que chacun produit pour soi et ses proches : fronton de maison, pirogue, pagaie, peigne, tambour, etc. D'abord sculpté et gravé, le Tembe se colorise dans la seconde moitié du 20^e siècle, jusqu'à être porté sur la toile.

Le compas à pointe sèche trace un vaste répertoire de motifs, dont les noms peuvent faire sens. Du relief à la couleur, la virtuosité optique joue de la lumière.

Marcel Pinas se forme en école d'art à Paramaribo, puis à Kingston, avant de fonder le Tembe Art Studio au Suriname. Ses installations et ses peintures où l'on retrouve comme dans Letitembe le syllabaire inventé par Afaka Atumisi au début du 20^e siècle pour transcrire une langue marronne, ont largement contribué à offrir une reconnaissance au Tembe dans le milieu artistique contemporain.

Carlos Adaoude a appris à sculpter et tracer le Koti Tembe, avec son père surtout, et forme déjà une sixième génération de Tembeman. Il a aussi appris avec son aîné Franky Amete, a développé notamment le Tembe sur toile (Ferfi Tembe), dans les années 1990. Tous deux renouvellent une fois encore le Tembe, et cette fois l'affranchissent de la symétrie, élargissent sa polychromie, le portent sur d'autres supports, l'insèrent dans le design, le frottent au numérique, le rendent monumental, le propulsent dans les galeries et les foires d'art contemporain, continuant à tracer au compas à pointe sèche leurs lignes de fuite.

A leurs aînés qui leur reprochent de ne pas savoir tracer le Tembe, leurs cadets, qui ont choisi la photographie répondent « Nous, nous sculptons la lumière ». Gerno Odang donne à voir les descendants de Marrons dans les villes, participants au mouvement social de mars 2017 à Cayenne.

Ramon Ngwete de passage sur ses terres ancestrales nous offre le regard de ces mères lorsqu'elles se préparent à voyager sur le fleuve Tapanahoni (affluent du Maroni qui marque la frontière entre le Suriname et la Guyane).

Nous rencontrons ainsi la première génération de photographes marrons, tant de décennies après les photographes d'ethnologues comme Jean Hurault ou Pierre Verger.

Nous devons au photographe Karl Joseph, lui aussi enfant de Guyane, d'avoir repéré et encouragé ces jeunes photographes à exposer leurs œuvres sur les scènes artistiques, dont les Rencontres photographiques de Guyane dont il est un des cofondateurs. Il nous livre notamment ici un portrait de Ma Atema, Obieoeman.

Obia est un mot de langue akan (Afrique de l'Ouest) qui renvoie au système politico-religieux des peuples marrons. Obia est le titre qu'a choisi de donner Nicola Lo Calzo à son travail en Guyane, étape du projet au long cours Cham autour des mémoires vivantes de l'esclavage et des luttes anti-esclavagistes dans le monde atlantique.

Le Tembe, art des Marrons, poursuit son histoire faite du marronage en Amazonie, sur le plateau des Guyanes.

Marronner : échapper à l'esclavage, demeurer libre, en s'extirpant des plantations, pour recréer des sujets collectifs autonomes dès le « grand siècle », sur une terre qui devient ancestrale et l'hôte de divinités. Les gouvernements coloniaux hollandais et français devront officialiser par traités ces émancipations. L'art s'affirme ensuite historiquement avec la paix et l'autonomie. Jamais moderne, toujours contemporain de la recherche de liberté. Pas de chaînes brisés dans ces entrelacs vibrant de couleurs et de lumières. Plus de chaînes, des réseaux, qui traversent et relient tout ce que la modernité a tenté de séparer. La recherche de l'intensité dans la densité, et ici ou là dans tous ces chemins réunis, cette nécessaire conjonction, quelques bons mots, toujours avec honneur, humour et amour.

Thomas Mouzard, février 2023

Carlos Adaoudé

Carlos Adaoudé, dit Kalyman est artiste peintre, sculpteur, gardien de traditions, businenge, boni. Il a trente-huit ans et est né à Papapichton, capitale du pays boni. Il vit du tembe et forme des jeunes.



Carlos Adaoudé, *Bigi kankan - Peigne géant*, 2020

«Tembe est le mot businenge pour dire art. Dire «Art Tembe», c'est donc dire art deux fois ! C'est un héritage familial. Je suis de la cinquième génération, tembeman de père en fils. Ma mère est boni - on dit aussi aluku - et mon père est paamaka. Mon père, comme ses deux frères, ont appris de leur père, qui lui-même avait appris de son père, comme ses onze frères. Mon père est «métissé» lui aussi : père dyuka et mère paamaka. Le style de mon père qu'il m'a transmis est donc dyuka. Mais je suis aussi allé apprendre la manière paamaka, pour mélanger et faire à ma façon. Comme j'ai également une origine amérindienne du côté paternel de ma mère, il m'arrive de représenter des figures mythiques amérindiennes dans mes tableaux.

Au début, tu regardes faire ton père et tu ne demandes rien, car il est tellement concentré que tu pourrais lui faire perdre du temps ou se blesser avec ses outils. Si tu veux vraiment apprendre, tu continues à regarder. Et à un moment donné, il te fait confiance et te donne l'instrument pour voir si tu as bien enregistré la théorie. Dès l'âge de six ans, ma mère m'a donné un sabre pour l'abattis, que j'ai utilisé pour sculpter. Évidemment, mes doigts en ont souffert, mais j'ai fini par apprendre.

La peinture, je l'ai apprise avec Antoine Dinguïou puis Francky Amete. J'habitais à Kourou et l'atelier de Libi Na Wan était juste en face de chez moi, avec tout à disposition, les formateurs, le matériel... Je suis resté quatre ans à Kourou, ensuite je suis revenu au village parce que ma grand-mère maternelle avait perdu la vue et qu'il fallait absolument quelqu'un pour s'en occuper. J'ai tout plaqué et je suis rentré pour ma mamie. Elle était la vice-Gaan man, au petit matin les gens venaient la voir, les vieux, les sœurs, pour parler de notre histoire. De nos traditions, elle m'a tout appris, même la broderie, tout sauf faire les tresses. Elle m'a donc appris à cultiver l'abattis, à connaître les saisons et les plantes. Elle m'a fait découvrir qu'il y a une bonne période pour chaque chose. Les gens pensent que j'utilise la magie, mais il faut que tout soit en conjonction, les esprits aussi.

Arrivé à Papaïchton, j'ai peint une dizaine de tableaux que j'ai exposés au collège Gran-Man Difou de Maripa-Soula et en 2007, j'y ai été embauché pour transmettre mon art. J'ai eu un agrément du rectorat et de la direction des Affaires culturelles de Guyane pour introduire le tembe à l'école. Finalement le tembe c'est aussi de mathématiques, de la géométrie!

J'ai introduit dans mon atelier l'usage de la machine pour faciliter et accélérer le travail du sculpteur. Mon projet est d'agrandir cet atelier et de l'ouvrir aux jeunes qui souhaitent faire du Tembe sans avoir la patience de tout travailler au sabre, à l'herminette et au couteau. Beaucoup de jeunes attendent! D'ailleurs l'un d'entre eux n'a pas attendu : il m'a aidé à ramener du bois de la forêt. En échange, je lui ai appris à fabriquer son tambour. Dans notre société, un homme devait savoir fabriquer la pirogue, la maison et tous les objets du quotidien, dont l'usage aujourd'hui diminue.

En ce qui me concerne, je cherche à réintroduire ces objets traditionnels un peu partout. Quand je fais une pagaie, ce n'est pas forcément destiné à un touriste, les gens d'ici les achètent beaucoup plus que les touristes, qui sont d'ailleurs très peu nombreux. Je me suis inscrit à une formation au FabLab de Saint-Laurent-du-Maroni pour pouvoir réaliser des boucles d'oreilles découpées au laser ou imprimées en 3D. Mais je commencerai par fabriquer les modèles entièrement à la main. Parce que j'aime les défis : du bijou au peigne géant.»

Franky Amete

Franky Amete est né en 1965 à Paramaribo au Suriname de père aluku et de mère paamaka, il a grandi des deux côtés du fleuve Maroni jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

«J'ai vécu en Guyane au moment de la guerre civile au Suriname. Mon père est devenu chef coutumier (capitaine) du village qui porte le nom de mon arrière-grand-mère, Maïman, sur la commune d'Apatou. Tout petit j'ai fabriqué un banc, une pirogue, en regardant mon père. J'ai commencé à pratiquer le Tembe, à tracer, vers vingt-deux ans.

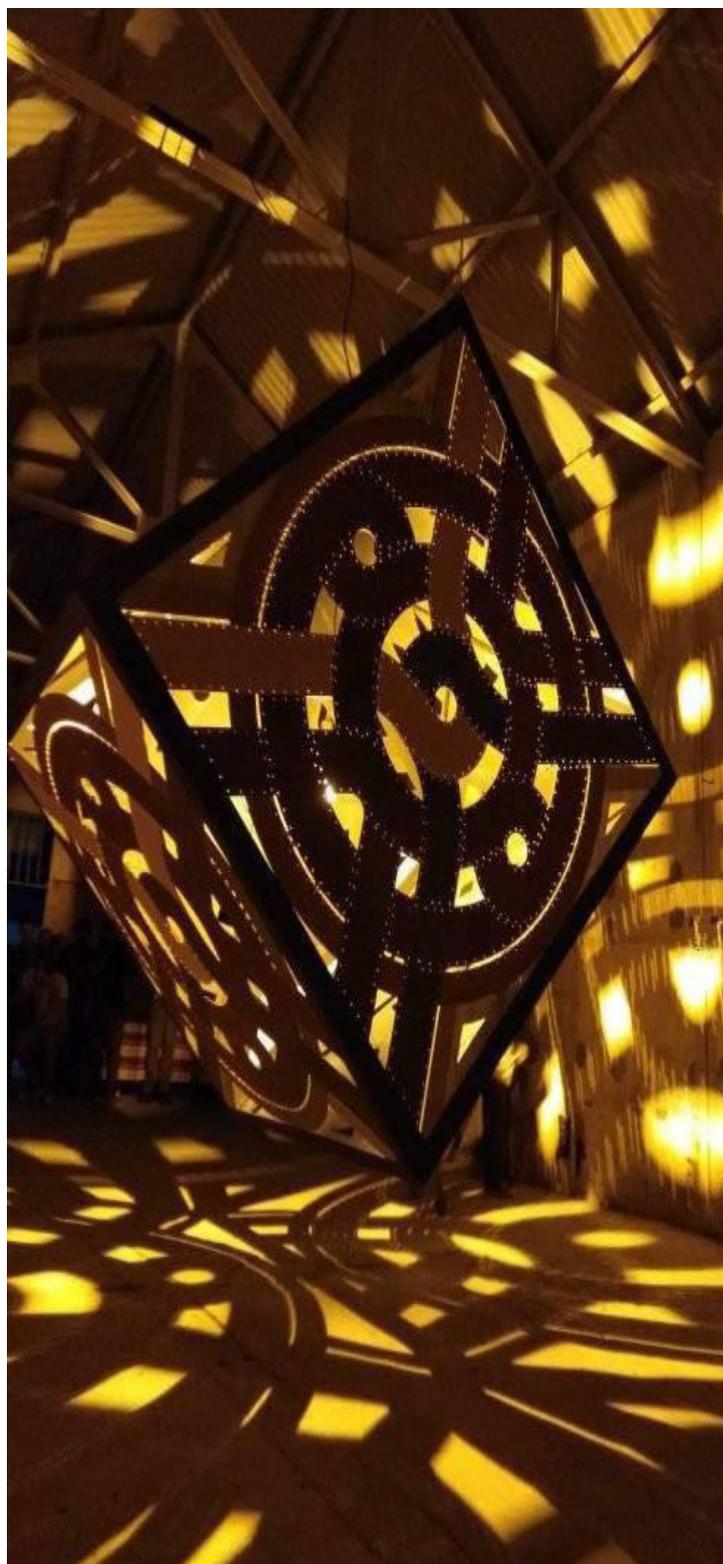
Ensuite je me suis installé à Kourou pour travailler à Ariane Espace. À ce moment là, des architectes de Grenoble (CRAterre, laboratoire de l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble) de passage à Kourou, ont découvert le Tembe en même temps que le désœuvrement des jeunes. Avec leur appui, et celui de la mairie, l'association Libi Na Wan («Vivre ensemble») a ouvert des ateliers de Tembe, qui ont encouragé plusieurs carrières d'artistes et d'artisans. Il y avait un atelier saamaka dirigé par Sata-manu Akoeba, un atelier dyuka démarré par Sawanie Pinas.

Moi j'étais dans l'atelier aluku, ouvert par Antoine Dinguou. Cinq ou six ans plus tard, je l'ai remplacé en tant que formateur, et ce pendant une quinzaine d'années. J'ai eu Carlos Adaoudé comme élève, qui est mon petit neveu, Eddy Payet et tant d'autres, de 2002 à 2009 mon atelier était rempli. J'y ai installé des machines-outils et associé l'ébénisterie au Tembe.

Ensuite, je suis parti en métropole, j'ai participé au festival Rio Loco à Toulouse, Cultures du Monde à Clermont-Ferrand, j'ai aussi exposé à l'hôtel de ville de Deauville, puis j'ai décidé de me réinstaller chez moi à Saint-laurent-du-Maroni, en 2018. La mairie a alors mis à ma disposition une salle d'exposition.

Au moment où tout le monde peignait à la peinture acrylique, j'ai voulu retrouver des matières naturelles et j'ai commencé à utiliser du sable, de la terre et des feuilles. Tout récemment, j'ai mis en place une nouvelle technique que j'ai appelée *Kuuru Tembe*, qui combine la découpe de la toile, le tracé et la peinture.

Dans le cadre d'une résidence artistique j'ai réalisé une pagaie monumentale de quatre mètres de haut et une lampe de quatre mètres cube. Le FabLab de Saint-Laurent-du-Maroni (atelier de formation numérique) m'a proposé une collaboration et une formation pour la fabrication de la lampe. Mes dessins sont numérisés, puis les plaques de bois sont découpées au laser. Ensuite je décore à la main.»



Franky Amete, *Lampe*, 2019

Karl Joseph

Karl Joseph est né à Cayenne en 1973 et rencontre la France métropolitaine pendant ses études. Huit ans plus tard il redécouvre la Guyane avec enthousiasme et la photographie ne le quittera plus. Vivant entre Sète et Cayenne, il cofonde en 2011 le festival des Rencontres photographiques de Guyane, dont il est le directeur artistique.



Karl Joseph, *Ma Atema, obioeman*, 2019

«Les Bonis. c'est par ce terme générique que l'on désignait les peuples marrons dans mon enfance créole à Cayenne. Peu de personnes dans mon entourage s'embarraient de nuances quand il s'agissait de connaître et encore moins de comprendre ces sociétés.

Nous étions sans doute trop occupés à soigner nos propres plaies, colonisation oblige, sans doute trop occupés à tenter l'intégration, France oblige.

Ma première expérience de cet «autre pays», comme je l'ai longtemps appelé, je l'ai connue en 2001. Avec deux amis, nous avons décidé de remonter le fleuve Maroni jusqu'ou nous le pourrions, durant les quelques jours de vacances que nous avons devant nous. Nous avons garé notre voiture à Saint-Laurent-du-Maroni, la porte d'entrée - ou de sortie - de cette autre Guyane. Puis nous avons traversé le fleuve vers Albina, au Suriname, une ville que j'avais vue en feu, lorsque petit j'avais rendu visite à mes cousins, avec la guerre et les réfugiés en toile de fond.

Là-bas, «en face», nous avons embarqué dans une pirogue remplie à ras bord de fûts d'essence en partance pour des sites d'orpaillages illégaux, à destination d'un «autre pays» encre, amérindien celui-là. Pendant trois jours, jusqu'à Papaïchton, nous avons remonté le Maroni, passé ses «sauts» (rapides) et dormi à l'entrée de ses villages marrons au gré des escales de notre pirogue. Nous y arrivons à la tombée de la nuit et nous les quittons au petit matin. Dans ces lieux noyés par une nuit amazonienne sans électricité, nos contacts avec les villageois étaient limités à leur strict minimum. Dans nos hamacs, des voies lactées entières nous servaient de toit. Cet «autre pays», je l'ai ainsi découvert au gré des paysages qui lentement défilaient au rythme d'une embarcation à la ligne de flottaison périlleuse. À chaque passage de saut, le bois de la coque se déformait jusqu'à nous parler. à chaque passage, nous espérions ne pas couler mais à chaque saut le visage et les yeux de notre *bossman*, notre piroguier marron, scrutant le moindre dessin sur l'eau, nous signalaient qu'il savait lire le fleuve et qu'une fois encore nous glisserions au-dessus des rochers.

Durant ces quelques jours, j'ai vu de ma pirogue filante des traces éphémères et lumineuses d'une Guyane qu'on m'avait pour ainsi dire cachée. Elle possède ses propres langues, sa propre architecture, ses propres codes, sa propre histoire, elle est une et divisible.

Je savais que j'y reviendrais et j'y suis revenu, souvent, étranger sur ma terre natale, pour mon plus grand plaisir, celui d'aller à la rencontre de l'autre, cet autre soi-même.»

DOMINIQUE FIAT

16, rue des Coutures Saint-Gervais F-75003 Paris

+33 1 40 29 98 80

info@dominiquefiat.com

www.dominiquefiat.com

Nicola Lo Calzo

Nicola Lo Calzo est né à Turin en 1979 et vit entre Paris, l'Afrique de l'Ouest et les Caraïbes. Sa série *Obia* s'inscrit dans une recherche au long cours sur les mémoires de l'esclavage colonial, ses résistances et abolitions : le projet *Cham*, démarré en 2010.

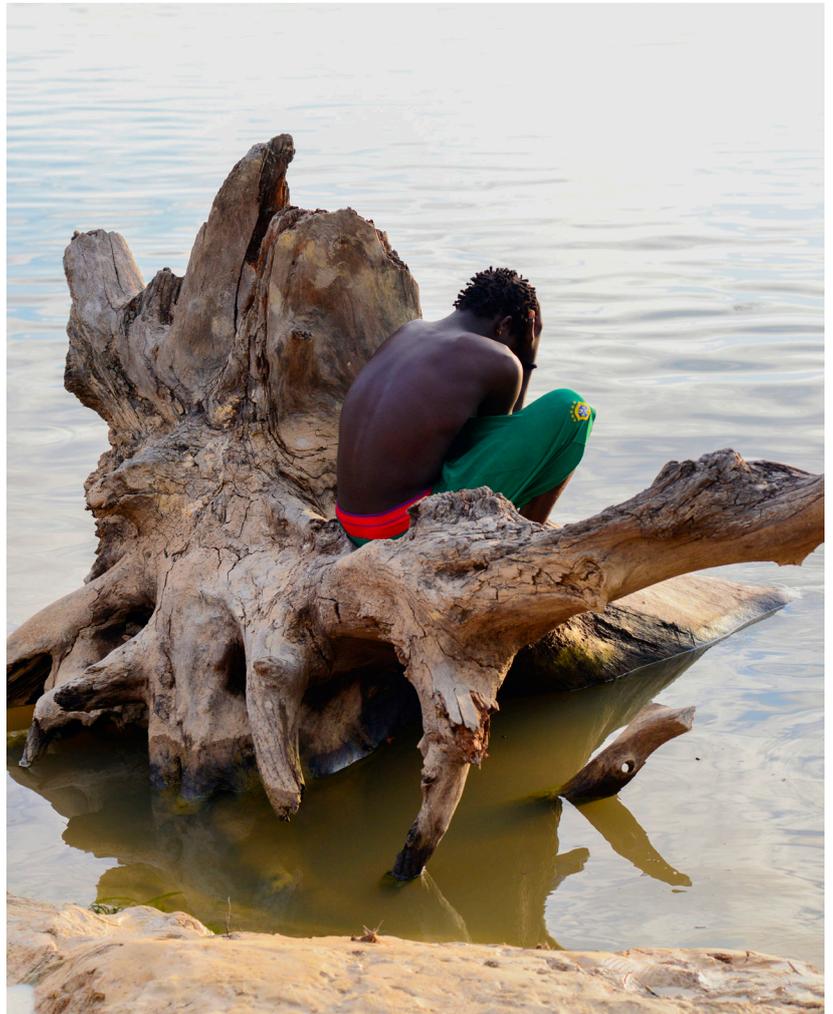
«Avec le travail photographique *Obia*, réalisé au Suriname et en Guyane française sur les terres historiques des Bushinenge, le pays Saamaka et le pays Maroni, j'interroge les liens entre le patrimoine magico-religieux des Bushinenge et les nouveaux défis de la modernité, l'acculturation en acte parmi les nouvelles générations et, parfois, son contrepoids, la déculturation. Je pose aussi une réflexion sur les connexions entre le marronnage historique et les enjeux de l'immigration contemporaine, entre les mémoires de la période coloniale et les accommodements du présent postcolonial.

Dans le cadre d'une résidence artistique organisée par l'association La Tête dans les lamges et avec le soutien de l'association Libi Na Wan, de la ville de Saint-Laurent-du-Maroni et de certaines familles locales telles la famille Aboikoni, la famille Ameté, la famille Saïfa et la famille Ajintoena, j'ai pu documenter certains moments culturels et sociaux au sein de la communauté bushinenge.

En particulier, j'ai assisté aux cérémonies funébres du chef suprême du peuple saamaka en pays Saamaka, le Gaama Belfon Aboikoni, qui ont eu lieu pendant une semaine dans le village de Asindooopo, chef-lieu de la communauté saamaka. Lors de mes après-midis passés à Charvein auprès de la famille dyuka Ajintoena, j'ai pu photographier une cérémonie komenti.

Mes photographies ont pris forme au fur et à mesure des rencontres et/ou des amitiés que j'ai nouées avec les personnes que j'ai photographiées. Parfois elles sont nées aussi à partir d'un rejet, celui-ci m'obligeant à me questionner sur ma position de photographe occidental, agissant dans un monde fortement racisé et hiérarchisé. Elles sont le résultat d'un compromis et d'une négociation entre mes attentes en tant qu'artiste et celles du sujet photographié.

Au fond, une photographie nous apprend sur un sujet photographié autant que sur son photographe. Elle demeure une interprétation de la réalité qui ne se laisse jamais complètement saisir. Comme l'affirme la photographe américaine Diane Arbus, «la photographie est un secret sur un secret».



Nicola Lo Calzo, *Stéfano, jeune dyuka, sur la rive Maroni. 2014*

DOMINIQUE FIAT

16, rue des Coutures Saint-Gervais F-75003 Paris

+33 1 40 29 98 80

info@dominiquefiat.com

www.dominiquefiat.com

Ramon Ngwete

Ramon Ngwete est né en 1992 à Kourou, où il a grandi au «village saamaka».

Sa carrière de photographe autodidacte commence à l'âge de vingt ans.

Il vit et travaille à Saint-Laurent-du-Maroni.



Ramon Ngwete, *A Atjoni le départ se précise sur le fleuve sur le fleuve Sipaliwini*, 2014

«J'ai commencé à photographier après avoir longtemps dessiné. À l'école, je n'étais pas très bon en lecture et c'est avec des BD que j'ai appris à lire. L'amour de l'image m'est venu.

J'ai grandi dans le village saamaka de Kourou, jusqu'à ce qu'il brûle, en 2004. On habitait une petite maison en bois, je dormais dans un hamac. On n'avait pas besoin de fermer sa maison, c'était tranquille et joyeux. Quand c'était la saison des pluies, le bidonville était inondé. Avec des copains on transportait les journalistes dans des carcasses de frigos qu'on utilisait comme pirogues. «On ne fait pas décoller une fusée sur fond de bidonville», disait-on à l'époque. J'aurais aimé avoir un appareil photo dès cet âge, pour figer ces instants-là, avec les maisons en bois, le voisinage, les femmes ensemble, les repas traditionnels, les fêtes, comment tout ça se passait. Toute mon enfance j'ai vu mon grand-père avec son compas, son couteau, son seau d'eau et sa pierre à aiguiser. Il traçait puis taillait soigneusement, c'est ça aussi qui m'a donné le

goût du dessin. Mais moi je suis parti dans mon propre délire. Quand tu grandis, tu regrettes, sans doute, de ne pas avoir appris la tradition, même si je sais encore faire deux trois choses. Pourtant c'est ça aussi que j'ai envie de montrer par la photo.

Les photos présentées ont été faites en pays saamaka, au Suriname. Là-bas on cultive le manioc, les femmes lavent le linge au bord de la rivière... C'est beau de voir que les gens vivent encore comme ça aujourd'hui. Et en même temps, ils ont intégré le monde moderne. Je ne vais pas te mentir, ma grand-mère elle a un téléphone, elle a WhatsApp. J'ai même un cousin dernièrement qui me téléphone: «Hey Ramon tu as vu cette série Netflix?» Alors que nous en Guyane on lance des fusées, mais sur les communes de l'intérieur on a des problèmes de connexion!

J'ai pour projet de réaliser un reportage sur le peuple saamaka. On a tendance à dire que «le Blanc est venu faire un reportage et il a raconté n'importe quoi».

Au lieu de se plaindre, nous n'avions qu'à bien l'informer et l'orienter. Et mieux, si on n'a pas envie que les gens de l'extérieur viennent raconter notre histoire, c'est à nous de le faire! Nous autres jeunes d'aujourd'hui, nous avons la chance d'avoir les deux côtés de la culture. En Guyane française, j'ai été à l'école, je me suis spécialisé dans différents domaines. On a de quoi, nous-mêmes, réaliser des interviews de nos anciens. Et en plus, le contact sera plus facile pour nous, ce sera une affaire de transmission entre générations. Ce qui est extraordinaire en Guyane c'est que tant de cultures arrivent à coexister, c'est beau! J'essaie de montrer ça aussi dans mes photos.

Ce qui est bien par rapport à ce qu'on fait, Gerno Odang et moi, c'est surtout le fait de montrer aux jeunes que rien n'est impossible et que si des mecs comme nous venant de bidonvilles y arrivent, c'est qu'eux aussi peuvent y arriver. La preuve.»

DOMINIQUE FIAT

16, rue des Coutures Saint-Gervais F-75003 Paris

+33 1 40 29 98 80

info@dominiquefiat.com

www.dominiquefiat.com

Gerno Odang

Gerno Odang, photographe, est né en 1992 au Suriname dans le district de Sipaliwini sur le fleuve Saamaka. Il est arrivé très jeune à Kourou, en Guyane, où il vit aujourd'hui.



Gerno Odang, Paul Afoeja Kago, capitaine djuka devant la préfecture de Guyane en mars 2017, 2017

«Je me suis très vite «intégré» mais je retourne régulièrement dans le village de mes ancêtres où ma mère vit toujours. En participant à un atelier de court-métrage à Kourou dans lequel j'étais photographe de plateau, j'ai pris goût à l'image. Je postais mon travail sur les réseaux sociaux, j'ai vu que mes photos plaisaient, j'ai donc continué à me former en autodidacte.

Ma relation à la nature est quelque chose de spéciale, je fais beaucoup d'images quand je me balade en forêt, mais je suis aussi quelqu'un d'engagé. Par exemple, j'ai pris des photos pendant les mouvements sociaux qui ont bloqué la Guyane en 2017. Je suis allé au milieu de la foule pour saisir l'atmosphère, en particulier au milieu des représentants des peuples coutumiers venus à Cayenne exprimer leurs revendications. L'art sert aussi à cela : éveiller les consciences, questionner.

Pendant longtemps j'ai vécu à l'écart de ma culture d'origine. Je le regrette aujourd'hui, mais j'essaie de me rattraper, j'y travaille. J'ai envie de faire comprendre avec la photo la beauté de notre culture bushinenge.

Ces dernières années mon travail a été passionnant, j'ai participé au tournage de la série Guyane produite par Canal+, ça m'a sorti de chez moi, de Kourou. On a été un peu partout : j'ai découvert la Guyane, en fait. J'étais l'assistant d'un photographe sur les lieux du tournage et il m'a beaucoup appris. Comme j'ai beaucoup appris lors d'un reportage sur l'évolution de la nature autour du centre spatial de Kourou. J'ai pu constater que même sur un site hautement technologique, la nature est dense et se porte bien. J'ai aussi participé, avec d'autres artistes de la Caraïbe, à l'expo «Echo-natures» à Miami.

Donc depuis ces dernières années, je n'ai pas de problème pour vivre de mon métier, mais je suis aussi technicien de maintenance audiovisuelle, au cas où. La précarité de la vie de photographe oblige à toujours inventer, créer, avoir un coup d'avance, comme aux échecs, qui sont depuis le collègue mon autre passion.»

DOMINIQUE FIAT

16, rue des Coutures Saint-Gervais F-75003 Paris

+33 1 40 29 98 80

info@dominiquefiat.com

www.dominiquefiat.com

Marcel Pinas

Marcel Pinas est né en 1971 près de Moengo, à l'est du Suriname, où il crée le Contemporary Art Museum Moengo au début des années 2010. Il connaît une carrière artistique internationale enracinée dans la culture marronne.



Marcel Pinas, *Letitembe*, 2014

«Quand j'ai eu quinze ans, une guerre civile sanglante a fait rage où je suis né, dans le district nord-est de Marowijne, entre les forces du chef de l'armée Desi Bouterse et les guérilleros de son ancien garde du corps, Ronnie Brunswijk. Cette guerre civile a duré de 1986 à 1992.

Ma famille m'a alors envoyé à la capitale, à Paramaribo. Mon professeur d'art à l'école a reconnu mon talent et m'a convaincu de m'inscrire au Nola Hatterman Art Institute, dont je suis sorti diplômé en 1990.

Il ne reste rien de l'endroit où j'ai grandi. C'est comme un rêve : on peut le voir mais pas dans la réalité. Tout est parti à cause de la guerre civile.

J'ai ensuite étudié au Edna Manley College for the Visual and Performing Arts en Jamaïque. Artiste en résidence au Vermont Studio Center aux Etats-Unis, à la Rijksakademie à Amsterdam, j'ai voyagé dans le monde entier, mais je reste fidèle à mes racines. Le thème *kibri a kultur*, «préserver la culture», est mon principal moteur et ma source d'inspiration.

Avec mon art, je cherche à créer une sauvegarde du style de vie et des traditions des marrons et j'espère favoriser une prise de conscience la plus large possible de leur valeur et aussi de leur fragilité. Les communautés du Suriname sont confrontées aujourd'hui à de graves menaces. Je veux que mon travail encourage les gens à retenir les connaissances qui leur restent, à les sauvegarder afin qu'ils apprécient les compétences qu'ils possèdent.

En 2010 j'ai créé le Tembe Art Studio (à Moengo au Suriname), où les jeunes sont formés et motivés pour construire un avenir basé sur la force de leur propre culture. La création l'année suivante du Contemporary Art Museum Moengo (Camm) offre un espace d'exposition au niveau international.»

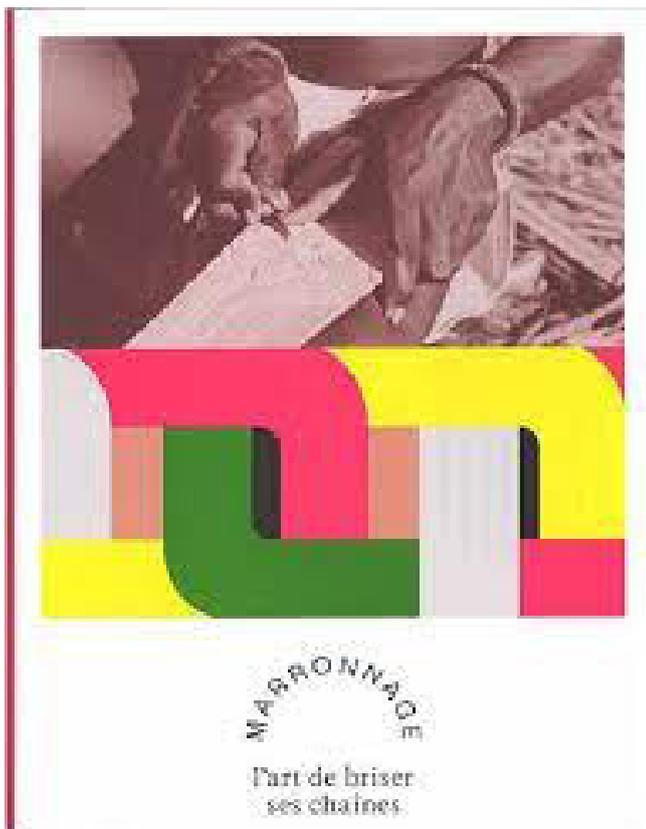
DOMINIQUE FIAT

16, rue des Coutures Saint-Gervais F-75003 Paris

+33 1 40 29 98 80

info@dominiquefiat.com

www.dominiquefiat.com



Bibliographie

Mouzard Thomas & Geneviève Wiels, *Marronnage, l'art de briser ses chaînes*, 2021, Paris : Loco.

Joseph Karl, *Les Guyanais*, 2011, Matoury : Ibis rouge.

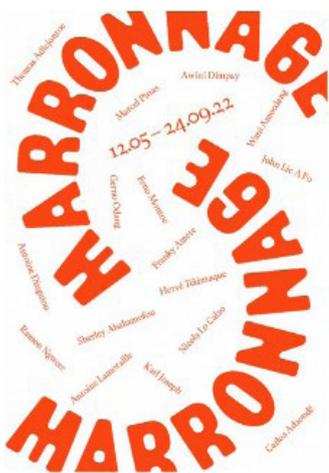
Lo Calzo Nicola, *Obia*, 2015, Berlin : Kehrer Heidelberg.

Pinas Marcel, *Marcel Pinas artist more than an artist*, 2011, Le Prinsebeek : Jap Sam Books.

Price Sally & Richard Price, *Les Arts des Marrons*, 2005, La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs.

Touam Bona Dénètem, *Fugitif où cours-tu ?*, 2016, Paris : puf.

Ce livre a été réalisé dans le cadre de l'exposition à la Maison de l'Amérique latine, Paris.



Exposition Maison de l'Amérique latine, Paris

Marronnage, l'art de briser ses chaînes

12 mai - 24 septembre 2022

Commissariat Geneviève Wiels et Thomas Mouzard

Exposition sur l'histoire des peuples marrons et la continuité artistique du tembe (19^e-21^e siècles) réalisée avec les partenaires suivants : Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Centre d'art et de recherche de Mana, Mama Bobi, Livin' Tembe, Fondation pour la mémoire de l'escalavage.

Graphisme Arthur Calame